UNE FEMME AIMÉE

ANDREÏ MAKINE

UNE FEMME AIMÉE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-110503-2

© Éditions du Seuil, janvier 2013,
à l'exception de la langue russe

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

pour G. D.

I

Ce grand miroir s'abaisse, telle une fenêtre à guillotine. La femme qui vient d'actionner le levier sourit : chaque fois, un petit frisson. Et si le cadre heurtait le parquet et que le verre éclatait ? Mais le contact est feutré – le monde est coupé en deux. De ce côté-ci, un salon blanc et or. De l'autre, dissimulés par le miroir, une alcôve, une bougie, un homme nu qui halète…

Un chambellan s'insinue dans le salon. « Majesté, monsieur le chancelier est là. » La femme est déjà installée derrière un pupitre, une plume à la main. Sous une longue robe, sa chair est gorgée d'amour. « Priez-le d'entrer ! »

Elle va au-devant d'un vieillard aux yeux aqueux, à la carrure trop massive pour la maigreur de ses mollets gainés de blanc.

« Prince, j'espère que vous venez pour m'annoncer le rétablissement de l'ordre dans le gouvernement de Kazan… »

L'audience terminée, elle s'élance vers le levier. Le miroir monte, découvre l'alcôve… L'homme dont, tout à l'heure, elle a interrompu l'étreinte avait un corps puissant, marqué de balafres. Le nouveau reclus est svelte, sa bouche a un tracé tendrement boudeur… Il pousse un cri de plaisir juste au moment où le chambellan toussote derrière la porte avant d'annoncer une visite. La femme se dégage, remet son habit, rajuste sa coiffure. Le miroir descend, cache la baie de l'alcôve…

« Monsieur l'ambassadeur d'Angleterre, sir Robert Gunning ! »

Elle va vers un fauteuil où sommeille un chat, le chasse d'une rapide caresse.

« Venez près du feu, Excellence. Vous ne devez pas être habitué à nos frimas russes… »

Le départ de l'Anglais. Le miroir remonte. L'amant a une chevelure crépue, d'une blondeur d'albinos, des lèvres épaisses. À la Cour, on le surnomme « Nègre blanc ». La femme se donne à lui avec une efficacité experte… L'homme est sur le point de jouir quand une toux chuinte dans l'antichambre.

« Majesté, le feld-maréchal Souvorov ! »

« Cher Alexandre Vassiliévitch ! On me dit que le sultan fuit devant nos armées victorieuses. À quand le siège de Constantinople ? »

L'alcôve s'ouvre. Un amant presque timide. La femme

a l'impression de le posséder et, en même temps, de lui apprendre à la posséder…

« L'ambassadeur de France, monsieur de Breteuil ! »

Elle reste assise, mine indifférente et, tout en laissant l'homme s'approcher, triture une prise de tabac.

« Alors, monsieur le baron, votre cour s'entête à penser que ma haine vous honore plus que mon amitié ? »

Le miroir se lève : un amant, très jeune, pleure, balbutie des griefs, puis se calme tel un enfant consolé.

« Majesté, Sa Majesté le roi de Suède ! »

En parlant au roi, la femme garde sur ses lèvres du sel laissé par les larmes de son amant…

« Majesté, monsieur Diderot ! »

« Cher ami ! Vous autres, philosophes, vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout. Moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine qui est bien plus irritable et chatouilleuse… »

Diderot s'emporte, gesticule, prophétise, part.

La femme fait remonter le miroir. L'amant rit : « Il vous a de nouveau rouée de coups, ce malotru de Français ? » Elle se serre contre lui, attrape son rire dans un baiser. « Non, désormais, je me cache derrière un guéridon… »

« Monsieur le comte de Cagliostro ! »

« Grande tsarine ! J'ai fait fondre cet alliage dans les entrailles ignivomes du Vésuve. Ses vertus rajeunissantes… »

Le miroir monte, descend, remonte… Présidente de l'Académie, princesse Dachkova. Levier. Son Altesse sérénissime le prince Potemkine. Levier. Giacomo Casanova, agent de l'Inquisition. Levier. Prince Paul, fils mal-aimé. Levier. Comte Bobrinski, fils illégitime. Levier. Marquis d'Ormesson. Levier. Comte de Saint-Germain. Levier…

Oleg Erdmann tourne et retourne un miroir de poche : l'envers en cuir noir – l'obscurité de l'alcôve, le verre – le salon où l'impératrice reçoit les visiteurs.

Le reflet découpe l'exiguïté de la chambre où il vit : un canapé, une vieille armoire, ces livres qui écrasent les étagères. Sur sa table de travail brille le rictus métallique d'une machine à écrire. Trois feuilles, séparées de papier carbone – les exemplaires de son…

« De mon délire », se dit-il, devançant ceux qui jugeront son scénario. Le pire serait le simple dédain : « Avez-vous seulement feuilleté quelques brochures sur la vie de Catherine II, jeune homme ? »

« Davantage que vous tous ! » Oleg le chuchote avec défi, bravant le mépris d'un jury imaginaire. Il a tout lu, annoté, il connaît la vie de l'impératrice mieux que… Mieux qu'il ne connaît sa propre vie ! L'idée le stupéfie. C'est vrai, il ne sait plus ce qu'il faisait, disons, le 22 mars 1980. Ni la veille ni le lendemain. Ces dates, si récentes encore, se sont effacées en miettes de gomme.

Plus facile de reconstituer la vie de l'impératrice, à deux siècles de distance !

Qu'est-ce qu'elle fait déjà dans les premières scènes ? Ah oui ! Elle prise du tabac. Avec sa main gauche, l'autre étant réservée aux baisemains… Il y a aussi ce guéridon qu'elle met entre elle et Diderot. Dans sa fougue, le philosophe lui donne des tapes sur les genoux. « Je suis couverte de bleus », se plaint-elle en riant… Breteuil ? Peu apprécié de Catherine, comme la plupart des diplomates français. En 1762, elle lui demande de financer le coup d'État en préparation. Versailles refuse. Londres engage les frais. Bilan : une brouille avec la France, de juteux contrats pour l'Angleterre… L'un des occupants de l'alcôve est le « Balafré » – Alexeï Orlov, aussi téméraire que son frère Grigori, l'amant en titre. Une nuit, profitant de sa ressemblance avec Grigori, Alexeï réussit à se glisser dans le lit de la jeune tsarine. L'obscurité facilite l'usurpation. Au plus fort des ébats, Catherine découvre les cicatrices sur le visage de l'homme… Et Cagliostro ? Il dupe les âmes naïves de Saint-Pétersbourg, parle aux esprits, offre des cures de jouvence… Catherine le chasse, elle n'aime ni les charlatans ni les francs-maçons. Ou peut-être est-elle jalouse de son épouse, la ravissante Séraphinia ? L'Italien part en magicien : à minuit précis, douze carrosses franchissent, chacun, l'une des douze portes de la ville. Dans chaque équipage, le même Cagliostro et une Séraphinia. Et dans le registre des

voyageurs, à chaque barrière, la signature du mage… Qui encore ? Le comte Bobrinski, le fils de Catherine et de Grigori Orlov. L'enfant naît juste avant le coup d'État, il faut le cacher au tsar. Enveloppé dans une pelisse de castor (« castor » : *bobr* en russe), il est porté en lieu sûr… Le comte de Saint-Germain arrive en Russie au printemps 1762. Pour prendre part au complot ? Le marquis d'Ormesson est l'un des rares Français à trouver grâce aux yeux de l'impératrice, n'est-il pas cousin de Louis-François d'Ormesson qui, en 1789, s'est opposé à l'ouverture des états généraux, prédisant la catastrophe ? Casanova, venant en Russie, s'achète une serve, la surnomme « Zaïre » et, miracle ! s'attache à cette jeune fille. Tout en la trompant avec un bel officier Lounine, ce qui amuse beaucoup Catherine. À Giacomo, elle préfère son frère Francesco, le peintre dont le pinceau immortalise les victoires de Potemkine… Et puis son fils mal-aimé Paul ! Avant le repas, cet enfant malingre change les bristols des marque-places pour être assis à côté de sa mère… Une mère qui signe des traités de paix, reçoit Diderot, correspond avec Voltaire, bat les Turcs (ce qui réjouit l'humaniste de Ferney). Et qui, parfois, s'approche d'un grand miroir, actionne un levier…

« Ça va donner un *soap opera* à la sud-américaine, l'a taquiné un jour l'un de ses camarades. Une série télévisée de trois cents épisodes et demi ! » Désemparé, Oleg

a bredouillé : « Pourquoi “et demi” ? » L'autre, éclatant de rire : « Mais parce qu'il te faudra au moins une demi-heure pour énumérer tous les amants de Cathy ! »

Les moqueries n'ont rien changé à sa résolution. Oleg voulait tout savoir sur Catherine : son emploi du temps (quinze heures de travail journalier), sa façon – très simple – de se vêtir, ses goûts culinaires sobres, ses lubies (ce tabac qu'elle prisait, son café intensément fort). Il connaissait ses vues politiques, ses lectures, la personnalité de ses correspondants, ses fringales charnelles (sa « rage utérine », raillée par tant de biographes), son habitude matinale de se frotter le visage avec de la glace, sa passion pour le théâtre, sa préférence pour monter à cheval à califourchon plutôt qu'en amazone…

Oui, tout sur Catherine. Sauf que, souvent, ce « tout » paraissait étrangement incomplet.

L'énigme était à chercher, peut-être, du côté des paroles naïves qui échappaient, parfois, à cette femme si cérébrale : « Le vrai mal de ma vie, c'est que mon cœur ne peut vivre un seul instant sans aimer… »

« Tu dormais, ou quoi ? J'ai sonné dix fois ! C'est ta poivrote de voisine qui m'a ouvert… Ah, notre scénariste écrit sur sa Cathy-catin ! Je peux lire ton chef-d'œuvre ? Mais réveille-toi, Erdmann ! Embrasse-moi ! Fais-moi un café, espèce de momie… »

Oleg sourit à travers un brouillard de visions : un salon blanc et or, un miroir qui monte, une alcôve… Les lèvres de Lessia sont glacées. Il revient au présent : cette chambre dans un appartement communautaire, quinze habitants répartis dans les sept pièces, une cuisine commune, l'unique salle de bains. Un enfer quotidien, et pourtant on peut y être heureux (ses parents, de leur vivant, le disaient : en enfer, profitons du feu…). Il est heureux de sentir la neige sur le manteau que son amie lui abandonne, la chaleur du corps qui se serre brièvement contre lui. Heureux de voir Lessia se poser au milieu du désordre et, par sa présence, y créer de l'harmonie. Heureux même de traverser l'interminable

couloir où stagnent les effluves des vies entassées, de se retrouver dans la cuisine – félicité, il est seul ! Et de glisser sa cafetière sur le fourneau écrasé sous de lourdes marmites de soupes familiales. Un vasistas est ouvert – l'air glacé aiguise la senteur torréfiée. Un vertige de bonheur : une femme aimée l'attend à l'autre bout du dédale communautaire…

Du couloir, il voit l'intérieur de sa chambre : Lessia lit, allongée sur le canapé. Avec une moue de gamine, elle souffle pour chasser une boucle de cheveux qui lui chatouille la joue… Ces derniers temps, il remarque des détails qu'il n'aurait jamais notés sans la scrutation maladive avec laquelle il observe la vie de la Grande Catherine. Celle que les historiens appellent « la Messaline russe » et qui, pour Oleg, redevient une enfant d'autrefois – une petite princesse allemande qui regardait la neige tomber sur la Baltique…

Il a envie de dire à Lessia qu'imaginer cette enfant oubliée nous laisse deviner une autre façon de vivre. Et d'aimer…

« Erdmann, retire tes lacets, tu auras besoin d'une corde ! »

Lessia dramatise son jeu : déformation professionnelle dans leur milieu de jeunes cinéastes. Pourtant, il ressent une saccade de respiration, comme après un coup au plexus solaire.

« Non, vraiment, tu n'as plus qu'à te pendre ! Ton scénario, c'est du *delirium tremens*. Et il n'est même pas

drôle ! Regarde-moi : je ne ris pas, non ? Je suis juste effarée. Ce miroir, cette alcôve, c'est quoi, ça ? Tu imagines la tête des spectateurs ? Ils ne rigoleront pas non plus… »

Oleg tend une tasse à Lessia, tâche de garder son calme.

« Ce n'est pas vraiment un scénario destiné à faire rire…

– Pardon ? Tu ne vas pas me dire que ce vaudeville grotesque est à prendre au premier degré ?

– Si, c'est exactement comme ça que je vois l'histoire… »

Lessia, toujours dans un jeu théâtral, s'étrangle avec son café. Oleg se sent soudain trop faible pour lutter.

« Tu as lu combien de pages, Lessia ? Onze ? Tu verras, après, tout rentre dans l'ordre. La chronologie, la biographie… L'enfance de Catherine en Allemagne, puis sa venue en Russie où elle épousera le futur Pierre III. Elle aura des amants et quand son mari montera sur le trône, ses amants le tueront, elle régnera, mènera des réformes, battra le sultan, séduira les philosophes français… Rassure-toi, toutes les réalités historiques seront respectées, même l'ampleur des crinolines… Mais, attends, tu ne restes pas ? »

Sa voix dérape sur une supplique et il se rend compte que pour retenir Lessia il serait capable d'écrire même ces platitudes-là : enfance, jeunesse, grand règne…

« Non, ce soir, on fait une fête chez Ziamtsev – il

vient d'avoir l'autorisation de tourner. Et comme il n'est pas ton meilleur copain… En plus, tu as du boulot. C'est très fort, ton histoire ! La jeune Catherine dans sa petite principauté minable, dans cette Allemagne miteuse, et puis, hop ! la voilà au sommet d'un empire ! Ça donnera une jolie *success story*. Seulement, promets-moi de couper les onze premières pages… »

Lessia attrape le petit miroir de poche qui traîne à côté de la machine à écrire, se remet du rouge à lèvres.

Il l'accompagne jusqu'à l'entrée. Dans la cuisine, une femme est assise sur un tabouret, le regard perdu au milieu de la voltige neigeuse, derrière la fenêtre noire. « La poivrote… », chuchote Lessia, en lançant un clin d'œil à Oleg.

La porte claque, il repasse devant la cuisine, salue la femme : « Zoïa, merci d'avoir ouvert à mon amie, tout à l'heure… » La femme opine, à travers un songe. Elle a un beau visage vieilli par la fatigue et, sans doute, par l'alcool… Il n'a jamais vu quelqu'un venir la voir. Parfois apparaît sur le fourneau la vieille bouilloire de Zoïa – un ustensile datant probablement du temps de la dernière guerre.

Revenu dans sa chambre, Oleg ramasse les feuilles éparpillées, ces pages que Lessia lui conseille de couper : le miroir monte, l'alcôve apparaît, le miroir descend… Les ombres défilent, chacune incarnant, pour Catherine, l'impossibilité d'être aimée.

La nuit, l'insomnie s'installe à son chevet, en visiteuse familière. « Un vaudeville grotesque », disait Lessia en parlant de son scénario… Mais la vie, est-elle vraiment autre chose ?

Il y a un an, il a soumis l'idée de ce film à son professeur – son maître – Lev Bassov. Le vieil homme l'a écouté, mine compatissante, puis s'est mis à parler comme à un convalescent qu'il faut ménager : « Le sujet est ardu… Pour mille raisons : pratiques, car cela coûterait une fortune (costumes, scènes de bataille…), et politiques, là, je n'ai pas besoin de t'expliquer. Et puis, il y a dedans de quoi tourner plusieurs longs-métrages. Le coup d'État de 1762, la grossesse intempestive de Catherine, le meurtre du tsar. Et Potemkine ? Un tel personnage, ça te crève l'écran ! Et la jacquerie de Pougatchev ? C'est vrai, Pouchkine en a fait un récit assez compact – un romancier peut dire : "Pougatchev ordonna l'assaut et la ville tomba." Mais essaie de le

filmer avec quatre cents figurants ! Le plus délicat, ce n'est même pas ce temps qu'il faudra compresser. Non, c'est le mystère humain. Paul, son fils, qui est-il au juste ? Un crétin germanophile haï par sa mère ? Ou bien un être tragique que cette haine a tué ? Non, Catherine de A à Z, ça ne donnera qu'une reconstitution costumée de plus. Ou alors un dessin animé… Tu ne vas pas te lancer dans l'animation, non ? »

L'idée les a fait rire. Oleg a promis de ne pas imiter Walt Disney… Il a commencé à lire, à bâtir ces pyramides de livres qui empiétaient sur son espace vital. Catherine s'est glissée dans tous les recoins de sa pensée et, la nuit, dans ses rêves. L'air s'est imprégné de la senteur du « siècle catherinien », comme disent les Russes, l'odeur savoureuse et amère des vieilles reliures de cuir… Son érudition lui devenait pénible : des centaines de personnages avaient violé son intimité, des êtres tourmentés, extrêmes, héros aux destins démesurés. Et il fallait les conduire sagement, d'une scène à l'autre, dans un film d'une heure quarante.

Il a vécu des périodes de désespoir, décidant cent fois de lâcher prise. Puis, un jour, une intuition a surgi : il fallait bel et bien filmer à la manière d'un dessin animé !

Le grand miroir monte, l'alcôve est vide, le jeune amant, Mamonov, vient d'annoncer à Catherine qu'il aime une autre femme. L'impératrice pleure, s'aigrit, médite une vengeance… Le miroir descend et, dans

l'alcôve, un nouveau favori, vingt-deux ans, étreint la tsarine qui en a plus de soixante. Le miroir monte. La guerre contre la Turquie. Le miroir s'abaisse. Juillet 1789. L'infidèle Mamonov est cruellement puni. Miroir. À Paris, ces canailles de Français narguent le roi – Ormesson avait raison ! Miroir. Catherine relit *Les Lettres persanes*. Miroir. Le favori s'appelle Zoubov, « dent », en russe. « J'ai une dent contre lui », maugrée Potemkine qui alterne la guerre contre les Ottomans et les délices de son harem dont font partie ses propres cinq nièces. Miroir. Les gardes de Louis XVI sont décapités, leurs têtes hissées sur des piques suivent le carrosse du roi… Miroir. Catherine se lève comme d'habitude à cinq heures, se frotte le visage avec un glaçon, se prépare un café. De Paris, son ambassadeur lui apprend que la populace s'est amusée à friser les cheveux des têtes plantées sur leurs piques…

L'Histoire : ce dessin animé, en noir et sang. Il arrive à Catherine de haïr les jolies doctrines des philosophes français.

L'insomnie dure. « Ton scénario, c'est du délire ! » disait Lessia… Oleg se lève et, sans allumer, se faufile entre les amas de livres, grimpe sur une chaise, s'appuyant sur l'armoire. De la rue, le réverbère diffuse une luminescence verdâtre, suffisante pour retrouver ce cylindre de verre. On dirait une torchère cerclée de bronze.

Non, c'est une vieille lanterne magique. Il la serre avec précaution, la pose sur sa table. Le mécanisme est cassé, autrefois un ressort imposait une lente rotation aux personnages découpés sur du carton noir : des dames en crinoline, des messieurs en perruque… Oleg fait tourner le cylindre, le halo du réverbère projette une marche de fantômes sur la porte de la chambre.

Il cherche à retenir ses larmes, se mord les lèvres, se hâte de ramasser les silhouettes en carton, de ranger la lanterne avant de se recoucher. Cette relique cassée appartenait à sa mère…

La pièce où le docteur Rogerson officie n'a rien d'un cabinet médical. Décors lourds, mobilier Régence, tentures pourpres. Les feux d'un candélabre fixent la présence muette d'un jeune homme nu. Il se laisse palper, se crispant quand la main du médecin inspecte ses parties génitales. L'indolence consentante du patient donne à la scène l'aspect d'un manège charnel… Mais déjà l'Anglais pousse un grognement satisfait et invite le patient à se rhabiller. Celui-ci s'exécute – uniforme bleu, cuissardes, bicorne : un beau chevalier-garde. Il quitte la pièce en faisant tinter ses éperons.

La galerie qu'il emprunte est sombre, des statues y surgissent comme d'une réserve de musée : des profils antiques, le marbre de la musculature… Il traverse un jardin d'hiver, hume ses moiteurs et, derrière une porte basse de style oriental, découvre une étuve – le pavillon des Bains maures. Une femme l'aide à se dévêtir. Elle porte juste une tunique qu'elle enlève dès qu'ils

pénètrent à l'intérieur des bains. La flamme d'une bougie fait voir un petit corps robuste, aux seins bien fermes. La nudité rend provocante sa coiffure relevée. Elle embrasse l'invité, murmure des mots caressants. Encouragé par ce sans-gêne, il l'enserre avec force, cherche à l'entraîner vers une banquette recouverte de tapis… Avec une agilité de lézard, elle se libère, parcourt la pièce et, de la banquette, lui fait signe de venir. Il se précipite gauchement, excité par l'esquive. La femme s'échappe de nouveau, rit, émoustille son hôte. L'homme la rattrape, empoigne ce corps fuyant, le renverse, puis se reprend : il n'est pas là pour assouvir ses désirs mais pour en démontrer la vigueur. Il sent le serrement d'une main sur son sexe, la femme s'assure que le temps n'a pas affaibli la tension musculeuse chez ce jeune prétendant…

La mèche de la bougie se noie dans la cire. On entend le crissement d'un amadou. Le feu jaillit mais l'endroit est tout autre : une chambre, un lit sous un baldaquin de brocart. L'homme qui vient d'allumer tâche de rassurer sa jeune épouse alertée par un bruit… Ils n'ont pas le temps de se recoucher – plusieurs soldats s'engouffrent dans la pièce, ligotent l'homme. Sa femme est violée sous ses yeux…

Les soldats s'en vont par une galerie dallée de marbre. Le martèlement de leurs pas effraie une adolescente égarée dans cet immense palais. Ils vont la voir, la tuer

pour se défaire du témoin de leur crime ! Elle se réfugie dans une salle qui ressemble à un laboratoire de naturaliste. Des étagères vitrées, des bocaux où macèrent d'étranges reptiles… Et soudain, ces deux bocaux-là ! Deux têtes humaines ouvrent leurs yeux troubles. Un homme et une femme. Derrière la porte, les bottes cognent. « Il faut que j'aie le courage de soutenir le regard des décapités. Alors, je saurai dompter ce pays dément ! » Elle scrute les deux faces dans leur tombe liquide. Elle n'a plus peur de rien. La voyant sortir de ce musée des horreurs, les soldats se mettent au garde-à-vous. Leur officier la salue. Il y a du théâtre dans leur rencontre – seule façon de ne pas voir le monde à travers les yeux vitreux des décapités… Plus théâtral encore, ces aveux : l'ancienne adolescente, devenue une belle femme voluptueuse, se confesse. L'officier lui reproche d'avoir connu quinze amants. « Seulement cinq ! » assure-t-elle. L'homme l'absout et va dîner avec ses maîtresses. Au dessert, un plat insolite – un vase rempli de diamants. Les femmes se servent à volonté… Celle qui vient de se confesser n'assiste pas à ce repas. Son laquais pose devant elle un grand fauteuil couvert de dorures : le trône d'un pays disparu. Elle rit aux larmes à l'idée de ce qu'elle va faire de cette relique.

Dans son sommeil, Oleg cite des noms, des dates… L'effort de mémoire l'éveille. Non, il ne divaguait pas !

L'épisode des Bains maures ? Vrai. Les favoris de Catherine, avant de mériter son alcôve, passent ce double examen : le docteur Rogerson atteste leur santé physique, la comtesse Bruce s'assure de leur puissance sexuelle. Le viol de la jeune mariée ? À la tsarine, le favori Mamonov préfère une demoiselle d'honneur. La vengeance frappe les amoureux pendant leur lune de miel… Les têtes dans l'alcool ? Catherine les découvre dans le cabinet des curiosités de Pierre Ier : Marie Hamilton, une maîtresse infidèle du tsar, et Wilhelm Mons, l'amant de son épouse… Un dessert de diamants chez Potemkine ? On connaît la date de ce dîner… Catherine qui confesse ses amours ? Le texte de ses aveux existe… Un trône qu'on lui apporte en trophée ? Le meuble vient de la Pologne anéantie. La tsarine en fera une chaise percée !

Il ferme les yeux, fuit dans l'endormissement. Résonne ce seul écho : le monarque du trône percé est Poniatowski, l'un des premiers amants de Catherine. Un dandy myope qui la suppliait de ne pas faire de lui le roi de Pologne…

Le brouhaha d'une dispute. Les enfilades du palais fusionnent avec le couloir d'un appartement communautaire. Les voisins d'Oleg se chamaillent dans la file d'attente pour la salle de bains – l'habituelle gymnastique verbale qui leur donnera le courage de descendre dans une rue encore noire, de se jeter à l'assaut d'un bus.

Il s'enroule dans sa couverture, conscient d'être un privilégié qui n'a pas à se lever à six heures du matin. Un autre privilège : il n'a pas à décrire ce que les personnages de son scénario éprouvent. Pendant le tournage, les comédiens trouveront le ton juste, la gestuelle appropriée. Alors que, s'il était écrivain… Dirait-il que la comtesse Bruce échappait aux désirs du postulant avec une agilité de lézard ? On n'a jamais demandé à un lézard femelle de tester un congénère !

L'idée le fait sourire. Il peut enfin dormir sans rêves.

Aucun fantôme au moment du réveil. Soleil, cristaux de givre sur les vitres, rapide secousse d'un tramway dans la rue. Au mur, au-dessus de son lit, se déroulent à la verticale ces longues affiches avec leurs inscriptions au feutre rouge.

La première résume le bilan que Catherine II a dressé en 1781, la liste des bienfaits accomplis en vingt ans de règne :

Provinces érigées selon la nouvelle forme	29
Villes bâties	144
Traités conclus	30
Victoires remportées	78
Édits mémorables	88
Édits pour soulager le peuple	123
Total	*492*

Malgré l'extravagance vantarde du décompte, les historiens le valident : à sa mort, Catherine laisse un pays

modernisé, une armée puissante, une bonne instruction publique. L'Académie russe est présidée par une femme, la presse est encouragée, la censure se réduit aux « remarques d'une illettrée » – Catherine appelle ainsi les critiques qu'elle adresse parfois aux auteurs…

La deuxième affiche reprend la chronologie du règne :

1729 – Naissance à Stettin (Poméranie) de la princesse Sophie Augusta Frédérique d'Anhalt-Zerbst.
1744 – L'impératrice Élisabeth la fait venir en Russie où, convertie à l'orthodoxie et rebaptisée, la princesse épousera le futur Pierre III.
1745-1753 – L'époux se montre peu enclin aux rapports charnels. Catherine en profite pour s'instruire, observer les rouages du pouvoir… Et nouer ses premières liaisons amoureuses. Pierre est opéré de sa malformation génitale.
1754 – Naissance d'un fils, futur Paul Ier.
1761 – Mort de l'impératrice Élisabeth. Bref règne de Pierre III.
1762 – Coup d'État. Pierre III est renversé, puis tué par les fidèles de Catherine. Elle monte sur le trône.
1763 – Début des réformes. Pèlerinages sur les hauts lieux de la spiritualité orthodoxe. Son but : innover, comme Pierre le Grand, tout en montrant sa fidélité aux traditions russes.
1764 – Un voyage dans les provinces baltes.

1766 – La Grande Commission élabore les bases législatives de l'État ; même les paysans ont leurs délégués.
1767 – Rédaction de l'*Instruction*, le credo politique de Catherine.
1768-1774 – Première guerre russo-turque.
1772 – Premier partage de la Pologne.
1773-1775 – Soulèvement dirigé par Pougatchev qui se fait passer pour Pierre III, miraculeusement sauvé.
1775 – Réforme territoriale de la Russie.
1779 – Liberté d'entreprise en Russie.
1784 – Annexion de la Crimée à l'Empire russe.
1787-1791 – Deuxième guerre russo-turque.
1793 – Deuxième partage de la Pologne.
1795 – Fin de l'indépendance polonaise (troisième partage).
1796 – Mort de Catherine II (le 6 novembre).

Ce canevas a, pour Oleg, un sens intime. Des matinées de printemps, l'an dernier, le corps de Lessia serré contre le sien en un beau contour d'abandon. Le soleil éclairait cette affiche et, enlacés, ils s'amusaient à se faire passer des examens d'histoire. « La date du sacre de Catherine II ? » demandait Lessia en fronçant les sourcils. Et lui, jouant au cancre : « Je ne sais pas, moi. Ça doit être vers 1812… » Elle lui tirait les oreilles, leur bagarre se transformait en étreinte…

Son scénario paraissait alors d'une légèreté rieuse, amoureusement piquante. Une ambiance à la Fragonard, une fin de siècle qui cultivait l'art de ne rien prendre au sérieux, sauf la bagatelle et le superflu. Une vie frivole, courtisane, un peu rococo, un peu Parny, un peu « après nous, le déluge ! ». Une existence délicieusement théâtrale…

« Une question de repêchage ! Catherine a écrit combien de pièces de théâtre ? » Une demi-douzaine, au moins, ses favoris y jouaient, Diderot les applaudissait…

Au début, Oleg imaginait son film comme une suite d'aventures galantes entrecoupées de conspirations d'opérette.

La troisième affiche retrace ce pointillé politico-érotique. La liste des amants et la durée de leur « faveur » :

Saltykov (1752-1754)
Poniatowski (1756-1758)
Les frères Orlov, Grigori et Alexeï (1761-1772)
Vassiltchikov (1772-1774)
Potemkine (1774-1776)
Zavadovski (1776-1777)
Zoritch (1777-1778)
Korsakov (1778-1779)
Lanskoï (1780-1784)
Ermolov (1785-1786)

Mamonov (1786-1789)
Les frères Zoubov, Platon et Valérian (1789-1796)

En bas de la liste sont regroupées des liaisons moins durables : Vyssotski, Bezborodko, Khvostov, Kazarinov…

Lessia, étonnée : « Elle a avoué cinq amants ? Et Potemkine, en 1774, lui en reprochait déjà une quinzaine. Il a bien anticipé. Tous ces hommes qu'elle a aimés depuis ! »

Cette remarque a été le premier ton discordant dans la légèreté du scénario. Oleg a lancé un sifflement, pour effacer la soudaine impression de gravité : « Mais non, elle ne les a pas aimés ! Il lui fallait un homme dans son lit, c'est tout. D'ailleurs, ses favoris ne se faisaient pas d'illusions. "Je n'ai été qu'une fille entretenue." C'est Vassiltchikov qui le disait, son amant numéro 4. Les plaisirs de la tsarine coûtaient cher au budget de l'État ! Regarde ces chiffres… »

La quatrième affiche indique le montant des récompenses. Les yeux écarquillés de Lessia : « Vassiltchikov a reçu six cent mille roubles ! Et Mamonov, c'est celui qui a quitté Catherine pour une jeune maîtresse ? Neuf cent mille ! Les frères Orlov, dix-sept millions… Tu as mis un zéro de trop, non ? Potemkine, cinquante millions !

– À l'époque, avec quelques roubles, tu pouvais te nourrir pendant un mois, a expliqué Oleg. Catherine s'achetait du plaisir et ne se cassait pas la tête avec des questions de morale. En fin de compte, ils étaient

moins psychorigides que nous et n'avaient pas peur de vivre. Ni de mourir, d'ailleurs. Attends, je vais te lire l'épitaphe qu'elle a composée : *Ci-gît Catherine II née à Stettin le 21 avril 1729. Elle vint en Russie en 1744 pour épouser Pierre III. Âgée de quatorze ans, elle eut cette triple intention – plaire à son mari, à l'impératrice Élisabeth et au peuple. Elle ne négligea rien pour y réussir. En dix-huit ans de solitude, elle n'eut d'autre choix que de lire beaucoup. Montée sur le trône, elle chercha le bien de ses sujets et s'efforça de leur donner bonheur, liberté et richesse. Prompte à pardonner, elle n'avait de haine pour personne. Miséricordieuse, sociable, d'un naturel enjoué, dotée d'une âme républicaine et d'un cœur généreux, elle ne manquait pas d'amis. Le travail ne la lassait jamais, elle aimait les arts et la compagnie des gens.*

– Plein de femmes pourraient se reconnaître dans ce portrait, a murmuré Lessia. Même moi… »

Il traverse l'appartement, se rappelant l'insouciance de leurs « examens d'histoire » et aussi leurs « montées au front », comme ils disaient : les moments où Lessia devait aller à la salle de bains. Elle craignait de croiser un colocataire indélicat ou, se trompant de porte, de réveiller un dormeur. Il l'accompagnait, lui épargnant des rencontres gênantes. Parfois, ils procédaient à l'« arrêt d'un réacteur atomique ». En cachette, ils enlevaient du fourneau l'une des casseroles où bouillait un pot-au-feu